

## Recherches sociographiques



## Commentaires

Normand Séguin et Gérard Bouchard

Volume 26, numéro 1-2, 1985

Situation de la recherche sur le « Canada français », 1962-1984 I

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056138ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056138ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Commentaire

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Séguin, N. & Bouchard, G. (1985). Commentaires. *Recherches sociographiques*, 26(1-2), 175–178. <https://doi.org/10.7202/056138ar>

## COMMENTAIRES \*

Normand SÉGUIN

Je voudrais faire quelques mises au point. Ma *Conquête du sol* est aussi le produit d'une époque ; elle traduit une tendance de l'historiographie québécoise à un moment bien déterminé. La genèse de ce livre nous situe *grosso modo* entre 1967 et 1975, période où les grandes questions du développement s'imposaient à la réflexion des historiens d'ici. Je l'ai déjà exprimé en 1980 : quand je reviens sur *La conquête du sol*, j'y vois deux déficiences. La première a trait à l'efficacité du système que le livre présente : il y a une trop grande insistance sur la tendance de ce système à sécréter et à maintenir une agriculture de marginalité. C'est une chose qui m'est apparue très nette avec les années. La seconde concerne la dimension culturelle. Ici encore, en retournant à l'historiographie, on peut, en partie du moins, l'expliquer. Par réaction à un certain courant culturaliste, les manifestations de la culture ont été d'une certaine manière étouffées, écrasées, sous le poids du social.

Depuis la *Conquête du sol*, j'ai poursuivi ma lecture de la logique du développement du capitalisme en phase préindustrielle, en étroite association avec René Hardy. Et j'aurais aimé que Massicotte me situe par rapport au livre que nous venons de signer ensemble et qui est paru en mai dernier : *Forêt et société en Mauricie*. L'objectif principal de ce livre est de montrer comment une activité économique dominante structure un nouvel espace. Voilà une intention bien géographique. Sans prétendre s'ouvrir à toutes les réalités auxquelles renvoie la formation d'un espace régional, l'ouvrage présente la dynamique qui se développe autour de l'économie forestière et pose les limites de l'interprétation d'un tel système dans l'étude de la société mauricienne. À mes yeux, s'agissant de ce type de préoccupation, ce dernier livre est plus important que *La conquête du sol*.

J'ajouterai aussi que l'analyse d'une activité structurante telle qu'elle se présente dans *Forêt et société* n'est pas par essence contraire aux démarches de mon collègue Gérard Bouchard. Au delà des expériences singulières, au delà de choix méthodologiques spécifiques, le développement de la recherche, par de nécessaires réajustements, mène au renouvellement des modes d'approche et favorise de la sorte une compréhension plus étendue et plus nuancée aussi de la réalité observée. Pour reprendre une belle expression de l'historien français Vovelle, je dirai que mon itinéraire, de la cave monte vers le grenier : de la matérialité vers le mental.

---

\* Transcription révisée des interventions au colloque.

Je terminerai en disant que je suis très heureux d'avoir été « contaminé » par une certaine géographie. J'estime qu'il est toujours urgent que les historiens travaillent à introduire la problématique spatiale dans leurs études. Car appréhender une matérialité, une population, une culture, n'est-ce pas rendre compte d'un espace vécu, d'une territorialité et aussi de représentations qui nous font pénétrer dans l'imaginaire des sociétés. Sur cette importante question de la dimension spatiale dans l'histoire du Québec, des historiens se rapprochent d'expériences qui ont cours en géographie et en sociologie notamment. Au fond, s'il y a un moment emballant pour le croisement des disciplines, c'est bien celui que nous offre cette période de crise qui frappe nos milieux scientifiques.

Gérard BOUCHARD

Je ne crois pas devoir relever ce qui a été dit sur les positions différentes qu'il nous est arrivé de prendre, Normand Séguin et moi, concernant l'interprétation des mutations et des structures des sociétés rurales et, en particulier, de l'économie agro-forestière. On a résisté jusqu'ici à toutes les occasions qui nous ont été données de faire de ce sujet de recherche une polémique — sans difficulté, d'ailleurs. Et je crois qu'on va s'en tenir à cette tradition.

Mon intervention, c'est pour formuler un souhait. L'objet de ce colloque est de réfléchir sur les vingt-cinq dernières années des travaux que nous avons réalisés ; et le souhait que je voudrais faire c'est en quelque sorte pour les vingt-cinq prochaines années, en ce qui concerne la pratique de l'histoire et des études régionales en général. Je ne suis pas convaincu que nous avons bien conduit les études régionales jusqu'ici. Et quand je dis « nous », ce n'est pas un nous de politesse et ça inclut évidemment les travaux de notre propre groupe. Je veux dire que la façon dont nous avons découpé ces travaux autour des régions prises individuellement était peut-être un peu trop inspirée par le sujet lui-même. Je ne suis pas convaincu qu'on n'a pas de cette façon construit des découpages qui sont un peu factices, et pour les raisons suivantes. Il est facile, par exemple, de penser que les stratégies économiques qui ont donné naissance aux régions du Québec sont des stratégies qui ont été élaborées à une échelle extra et interrégionale, bien évidemment. Il est clair aussi que les cadres socioculturels qui se sont déployés dans ces nouvelles sociétés en formation qu'étaient les sociétés régionales n'ont pas beaucoup de spécificité, si on examine région après région. Ils sont évidemment inspirés d'un cadre général ou d'un modèle qui a été mis en place à partir, encore une fois, d'une stratégie qui allait bien au delà de la région. Un troisième exemple qu'on pourrait invoquer, ce sont les mouvements de population eux-mêmes. Il est très évident aussi que les régions sont toutes liées les unes aux autres par la démographie, par les mouvements migratoires et les retombées culturelles qu'ils suscitent nécessairement. Tout ceci me fait plaider en faveur d'une histoire ou d'une recherche interrégionale et d'une étude des dynamismes interrégionaux. Bien sûr, à commencer par une histoire comparative. Jusqu'ici, il est vrai que nous

avons beaucoup de travail à faire dans nos propres chantiers. Mais il est certain que, dans l'avenir, il faudra se préoccuper davantage d'établir des comparaisons entre sujets d'étude. Et, deuxièmement, procéder à l'analyse directe de ces dynamismes interrégionaux. Je voudrais en donner deux exemples, parce que, dans notre groupe, nous avons commencé à travailler dans cette nouvelle direction.

Un premier essai que nous avons réalisé, c'est la construction d'un index patronymique et l'étude du bassin patronymique de chacune des régions du Québec. Et cet essai a donné, je crois, des résultats assez surprenants et extrêmement fructueux. Très concrètement, il a consisté à dépouiller les quarante bottins téléphoniques de la province, à construire un index patronymique qui est une espèce d'indicateur des mouvements de population et de l'enracinement des populations dans les régions. Pour ce qui est des résultats, je me limiterai à deux exemples. Ces index mesurent des degrés d'homogénéité, à la fois démographique, culturelle, etc. On voit très nettement que le Québec est coupé en deux, comme une poire : qu'il est très homogène à partir de la région de Québec et vers l'Est, et qu'il est très hétérogène en allant vers l'Ouest. C'est très net. Les index patronymiques sont extrêmement contrastés lorsqu'on passe de l'Est vers l'Ouest. Deuxième phénomène : on découvre des corridors qui sont extrêmement intéressants ; par exemple, entre Côte-Nord, Saguenay et Charlevoix, et entre les Cantons-de-l'Est, les Bois-Francs et la Mauricie. Tout cela semble très éclairant... Je ne connais pas suffisamment l'histoire démographique notamment, ou l'histoire de la colonisation de ces régions, ou même leurs caractéristiques culturelles, mais il est très évident que cela nous met sur la piste d'une continuité, d'un bloc interrégional qui est extrêmement intéressant.

L'autre exemple que je voudrais citer renvoie à un cadre qui est encore plus vaste. Quand on essaie de considérer la façon dont le territoire québécois s'est peuplé sur trois siècles, ce qui saute aux yeux, c'est le cycle, ou la stratification, que le peuplement, que le développement économique décrit. Le peuplement a commencé au XVII<sup>e</sup> siècle sur les rives du Saint-Laurent. Et les rives du Saint-Laurent dessinent un territoire qui se proposait tout naturellement au mouvement de peuplement, parce que les deux rives s'étirent du Nord jusqu'au Sud et elles sont étroitement encadrées par les deux chaînes montagneuses que sont les Laurentides d'un côté et les Appalaches de l'autre. Alors, il y a eu une première phase dans l'histoire de la colonisation, qui a consisté à remplir ces corridors. Cela s'est fait de 1650, en gros, jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Le peuplement s'est refoulé jusqu'au piémont, et puis, la deuxième phase, c'est le débordement de ces obstacles naturels et la création des « régions » du Québec. Et tout cela peut être vu, à mon avis, comme un seul phénomène d'ensemble, un seul bond, une même stratégie. De sorte que l'espèce d'explosion du territoire québécois, à partir de la Laurentie vers le Québec des régions, devrait suggérer des pistes de recherche très fécondes.

Une de ces pistes, c'est l'étude des systèmes de transmission qui commandaient la marche du peuplement et l'institution de toutes sortes de traits socio-économiques qui y étaient greffés. Et c'est bien étonnant de voir à quel point les

traits qu'on peut reconstituer pour le Québec laurentien, au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles, sont les mêmes que ceux qu'on retrouve dans le Québec des régions au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles. Il y a là un terrain de comparaison qui me paraît extrêmement prometteur, à la fois dans l'espace, entre le Québec laurentien et le Québec des régions, et dans le temps, entre cette première période des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles d'une part, et XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, de l'autre. Par exemple, quand on étudie les régions périphériques... je prends l'exemple du Saguenay, qui est celui que je connais le mieux, on voit que le peuplement a commencé en 1840 et s'est terminé vers 1930, à peu près, si on pense à l'occupation de l'œcoumène. Mais c'est vraiment extraordinaire, et je crois qu'on ne s'en rend pas assez compte, de voir à quel point le passage des vieilles sociétés de la Laurentie — appelons cela la Laurentie ou la vallée du Saint-Laurent — vers les nouveaux territoires s'est accompagné d'une radicale régression de l'organisation sociale, des traits culturels, des institutions, etc., jusqu'à des formes extrêmement primitives et archaïques de vie collective, concentrées autour de la famille. Et on est tout à fait étonné de surprendre en plein XX<sup>e</sup> siècle, en 1910 ou en 1920, sur les dernières marges du lac Saint-Jean, des genres de vie qui étaient véritablement primaires.

Je résume mon plaidoyer. Je suis convaincu — et là je pense à ce que nous avons fait et à ce que d'autres ont fait — je suis convaincu que ce que nous avons fait devait être fait. Il fallait d'abord ouvrir les recherches dans chacune des régions. Mais je suis également convaincu qu'il faudra revenir à des recherches plus englobantes, qui regroupent ces régions dans un même objet d'étude et un même questionnement.